

Girls Power, version cybersécurité

Saint-Imier Des pseudos rigolos, des mots de passe béton et zéro panique en ligne: mission accomplie pour le Coding Club, samedi, dans les locaux du ceff Industrie, qui a connu un beau succès.

Céline Latscha

Baleinepasdrôle, Dragonbleu ou encore Mangueélectrique. Samedi après-midi, à Saint-Imier, neuf jeunes filles âgées de 11 à 13 ans ont plongé dans l'univers numérique avec un objectif clair: apprendre à coder... tout en apprenant à se protéger. L'atelier «Protection rapprochée», proposé par le Coding Club des filles de l'Ecole polytechnique de Lausanne (EPFL), a transformé une salle d'informatique du ceff Industrie en véritable quartier général de la cybersécurité.

«C'est fun, accessible et on se rend compte qu'on peut y arriver, même sans avoir déjà codé avant», s'enthousiasme Camille, animatrice et étudiante à la HEP-BEJUNE. A ses côtés, Bastien, étudiant en ingénierie des sciences du vivant à l'EPFL, partage le même constat. «Avec seulement 30% d'étudiantes à l'EPFL, il est urgent d'ouvrir les portes plus largement. Et de montrer que l'informatique, ce n'est pas qu'une histoire de garçons.»

Avant de plonger dans les lignes de code, une petite mise au point s'impose: c'est quoi, programmer? Réponse en chœur: donner des instructions précises à un ordinateur. Facile à dire, mais pas si simple à faire. Après quelques échanges et démonstrations ludiques pour saisir cette logique, Camille et Bastien ont emmené les participantes vers un autre pan du numérique: la cybersécurité. Car savoir coder, c'est bien. Mais savoir se protéger en ligne, c'est tout aussi crucial.

Et là encore, pas besoin d'être une experte, il suffit d'un peu de bon sens, et de quelques réflexes adéquats. Pour ce faire, les deux animateurs confrontent les filles à des situations très concrètes. Ainsi,



Savoir se protéger en ligne, tout un art à apprendre, même pour les filles.

cla

Joséphine poste une story d'un message privé de sa meilleure amie. Geste anodin ou grave erreur? Une personne inconnue vous écrit en ligne, que faire? Lucie crée un compte sur les réseaux sociaux: comment l'aider à protéger son identité? «On ne leur dit jamais ce qu'il faut faire. On les guide, on leur donne des clés, et elles décident. L'idée, c'est d'apprendre à réfléchir par soi-même», résume Camille.

Le jeu des mots de passe

Vient ensuite le moment préféré de certaines: les tests de mots de passe. Grâce à un site spécialisé, les jeunes filles vérifient si leurs codes sont «safe», ou pour le dire en français, suffisamment robustes. Peuvent-ils

être piratés en une fraction de seconde? Evidemment, le fameux «1234» ne fait pas long feu et est cracké instantanément. Du coup, elles passent à l'atelier pratique: trouver un mot de passe fort, mais facile à retenir. En binôme, elles brains-tortent, combinent majuscules, minuscules, chiffres, ponctuation et caractères spéciaux. Objectif: un minimum de huit caractères et un maximum de créativité.

Une participante mêle les noms de ses deux chats – Soquette et Twixie – à leur année d'adoption. Bingo! Sécurité maximale... et un mot de passe dont on se souvient. Place ensuite à un terrain de jeu plus visuel, Dacodeck, un réseau social éducatif

développé par l'EPFL spécialement pour les filles du Coding Club. Ici, pas de likes ni de filters, mais des pseudonymes délirants, des «sprites» (petits personnages animés) à personnaliser, et des blocs de programmation à assembler grâce à Scratch.

Une pédagogie active, ludique, qui fait mouche: on entend rire, on voit les yeux briller. Les filles suivent leur polycopié pas à pas, ajoutent une condition ici, un effet là, et peu à peu, le code prend vie.

Des envies bien ancrées

Parmi les participantes, trois sœurs venues de La Ferrière: Cheyenne, 12 ans et demi, Prune et Sully, toutes deux âgées de 11 ans. C'est leur pre-

mière fois ici. «Quand ma prof en a parlé à l'école, j'ai tout de suite eu envie de participer à ce cours et maman nous a inscrites, mes sœurs et moi.» Un peu plus loin, Moraima, 13 ans, originaire de République dominicaine et installée à Saint-Imier, passionnée de robotique, se régale. A côté d'elle, Dehliä, 11 ans, aux racines multiculturelles – Allemagne, Cameroun et Portugal – venue de Bienne, rigole en découvrant les noms de pseudos les plus farfelus. Elle a déjà codé un peu à la maison avec son papa. «Mais là, c'est encore mieux», glisse-t-elle en pianotant sur son clavier. Derrière, Kimberley, 11 ans, venue de Perles (Pieterlen), d'origine afro-brésilienne, avoue aimer surtout les robots, et sa voi-

Le déclic numérique au féminin

Créé en 2018 par l'Ecole polytechnique de Lausanne (EPFL), le Coding Club des filles veut donner le goût de l'informatique aux jeunes Suissesses de 11 à 16 ans. Son objectif? Démystifier le code, faire tomber les clichés et permettre aux participantes de s'initier gratuitement à la programmation, dans un cadre bienveillant et ludique. Chaque année, une centaine d'ateliers sont organisés dans toute la Suisse, en français, allemand et italien. Encadrés par des étudiantes et étudiants passionnés, ces ateliers abordent des thèmes variés, allant des bases du code à la cybersécurité, en passant par la création de jeux ou d'animations avec Scratch.

Le Coding Club propose aussi un suivi en ligne via Dacodeck, une plateforme interactive pensée comme un réseau social éducatif. On y retrouve des défis, des conseils et un lien direct avec des animateurs. En créant une communauté motivante et inclusive, le Coding Club contribue activement à ouvrir les portes des métiers technologiques aux filles et à leur montrer qu'elles ont toute leur place dans le monde numérique.

sine Timéa, 13 ans, de Sonvilier, en est à sa deuxième participation. C'est le titre de l'atelier qui l'a accrochée, ce fameux «Protection rapprochée». Et elle n'a pas été déçue. Mission accomplie, donc. A 16h pile, les écrans s'éteignent. Les sourires, eux, restent. Et qui sait? Peut-être que l'une d'elles est déjà sur la voie pour devenir cyberspécialiste ou ingénieure.

Quand les jeunes partent en musique

Bienne Les quelque 410 élèves et enseignants des écoles primaires francophones et alémaniques du quartier de Madretsch viennent de réussir un pari audacieux.

Antoine Le Roy

A pied d'œuvre depuis la rentrée d'août, chaque classe a préparé une série de sept chansons pour un total de six langues. En parallèle aux approfondissements en mode tandem, les dix classes alémaniques et sept francophones se sont rassemblées quatre fois en plénum, accompagnées par la rythmicienne Mélanie Kummer qui leur a permis d'approfondir la maîtrise des morceaux en les rendant plus accessibles grâce à de petites chorégraphies.

Partant de leur port d'attache respectif, suisse-allemand ou français, les caravelles musicales et linguistiques de Ma-

dratsch ont levé l'ancre, sillonnant bravement jusqu'aux représentations finales. Béatrice Granges dévoile le dessous des cartes: «Le projet «Madretsch chante» veut initier les enfants à la musique de diverses cultures, tout en leur faisant découvrir différents instruments», relève la vice-directrice de l'entité Madretsch qui a pris part à la manœuvre avec sa collègue alémanique Claudia Weinmann.

«Nous avons mené le projet avec cinq enseignants, ainsi que la présidente et le chef d'orchestre de l'ensemble des jeunes de la Musique de la ville de Bienne (JUBIS)», ajoute-t-elle. «Cet orchestre a vent à rassemblé 52 enfants et ado-

lescents, lesquels ont travaillé leurs partitions en amont, avant de rejoindre les écoliers pour une grande répétition générale. Deux enseignants, Röbi Criblez au piano et Florentin Affolter au violoncelle, y ont également pris part.»

Finalement, c'est à trois reprises que l'aula de la Haute école pédagogique s'est remplie à ras bord d'un public enthousiaste, pour autant de concerts programmant les mêmes chansons, mais dont la touche finale s'est démarquée d'une séance à l'autre. On en veut pour preuve l'interprétation des «Champs-Elysées». L'inamovible tube de Joe Dassin a résonné de façon plus affirmée lorsqu'il y avait



Sacré challenge pour tous les participants.

Thomas Batschelet

une majorité de petits chanteurs francophones sur scène, à l'instar de «S'isch ebe en Mönch uf Ärde» de Thomas Rüedi, qui s'est taillé un franc succès côté dialecte.

«Nous voulons sensibiliser les élèves et leurs parents aux points communs des cultures

à travers la musique, par le biais de beaux projets menés avec des personnes issues de différentes cultures, pays et religions», précise Béatrice Granges.

Pragmatique, la vice-directrice ajoute que son école offre également aux élèves intéres-

sés un cours à option donné en collaboration avec l'Ecole de Musique de Bienne, avec hautbois, cors, euphoniums, tubas et flûtes fournis par la JUBIS. Comme quoi la musique fait battre nombre de cœurs dans le quartier de Madretsch!